

Laval théologique et philosophique



Martin BLAIS, *Participation et contestation ; l'homme face aux pouvoirs*, Montréal, Beauchemin, 1972 (13.5 x 21.5 cm)
136 pages

Robert Thibaudeau

Volume 29, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020334ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020334ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thibaudeau, R. (1973). Compte rendu de [Martin BLAIS, *Participation et contestation ; l'homme face aux pouvoirs*, Montréal, Beauchemin, 1972 (13.5 x 21.5 cm) 136 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(1), 79–80.
<https://doi.org/10.7202/1020334ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Martin BLAIS, **Participation et contestation ; l'homme face aux pouvoirs**, Montréal, Beauchemin, 1972 (13.5×21.5 cm) 136 pages.

« Pour bâtir une société qui fait à l'homme, il faut d'abord prendre les mesures de l'homme » (p. 90).

« Les coordonnées de l'homme face aux pouvoirs se calculent à partir de ce qu'est l'homme et de ce qu'est la société » (p. 129).

La pensée sociale de Martin Blais s'appuie sur une sagesse millénaire. Cependant, la réalité vécue chaque jour lui fait mal, et il n'hésite pas, dans un style très personnel, à dire à ses concitoyens comment il réagit, dans une variété de situations. On devine qu'il est piqué par le supposé « vers » de Péloquin inscrit dans le ciment d'une certaine murale. Il déplore que le cinéma québécois fasse de l'anatomie, les informateurs du sensationnalisme, les enseignants de la politique. Bref, que personne ne fasse ce qu'on attend de lui (p. 32).

Il faut dépasser la fantaisie, la pirouette, un goût de la formule pour saisir que l'auteur aime l'homme profondément et qu'il veut corriger les mœurs par le retour de l'humour.

Le livre est loin d'être pessimiste ; cependant, à la page 29, Blais dit clairement qu'il y a une situation anormale à redresser. Il attaque. Le pouvoir est mal exercé. « C'est dit-il, la plus ensorcelante des choses humaines ; quand on le tient, on ne veut point le perdre, encore moins le donner » (p. 47).

Il n'ergote pas sur l'origine du pouvoir, il en analyse l'usage et dénonce impitoyablement ceux qui refusent aux gouvernés la part de pouvoir qui leur revient (p. 38).

Du pouvoir à la participation il n'y avait qu'un pas à franchir, il le fait lestement après avoir brièvement situé l'individu dans la société.

Martin Blais admire l'homme qui est DEBOUT. Il magnifie la raison, exalte la liberté et la responsabilité (p. 20) et veut tout le bonheur possible pour tout le monde (p. 130). Cependant son expérience de la vie relativise un idéalisme qui veut poindre dans chaque chapitre. L'homme vit dans la société et les abus sont possibles de part et d'autre.

Clairement il rappelle que l'appartenance à une société est un MOYEN, un instrument que l'on se donne pour jouir de biens que l'homme isolé est impuissant à conquérir (p. 23). Par nécessité on fonde une société (p. 26). Cependant les lois de cette société doivent tendre à créer de l'amitié entre les citoyens. Dans cette société, l'homme agit (p. 105) et la portée de son action dépend de ses qualités humaines. Le seul mal, c'est que les sociétés sont plus durables que les individus qui la composent. C'est ce paradoxe qui éclaire le fonctionnement de la société actuelle. La vague de contestations qui est passée sur tous les continents a brisé quelques monuments mais l'eau peut toujours purifier.

Prenons le problème comme il se pose. La montée de la conscience, l'élévation du niveau de culture a suscité des réactions de contestation chez des personnes endormies, qui soudain ont revendiqué le droit de faire leur devoir (p. 19), le droit de ne pas s'enlever la raison (p. 22). Toute société se présente avec des promesses d'ordre (p. 37), de justice (p. 31). Ces promesses sont compromises si la participation ne s'exerce pas.

Martin Blais constate que nous en sommes actuellement au stade de la participation cloisonnée (p. 32), mais il éclaire la voie à suivre. D'abord il faut éviter certains écueils : la pseudo-égalité, la confusion des langues, le danger de vouloir aller trop vite comme celui de perdre du temps, enfin le danger d'une absence de modèle.

Le citoyen responsable est ensuite mis en face de deux formes d'action : la consultation et la décision. Il ne peut les exercer que dans des conditions favorables d'information, et de compétence. Cette participation s'exerce selon la mesure des actes à poser. « Il y a une différence entre ramasser de la poussière sur les meubles et en ramasser sur la lune » (p. 65). En somme l'évolution de la société ne peut éviter de donner à la participation la place qui lui revient. La participation est un de ces droits inaliénables (p. 17) qui garantit l'idéal de la société juste parce qu'elle est une protection contre l'exploitation (p. 24).

Est-ce à dire que l'âge d'or est sur le point de poindre. Blais écrit que la paix

est rejetée à l'infini (p. 127) mais que la justice pourrait être possible entre les peuples.

Un livre à lire sur un sujet encore mal éclairé. La philosophie de base est exprimée en formules variées. Parfois, c'est le mot qui force l'analyse par l'étymologie ; souvent l'auteur ironise à partir de faits que tout le monde connaît : activités syndicales, titres des journaux du matin, presse jaune ; quelquefois il joue avec l'analogie, le rapprochement insolite. Tous ces procédés amusent. L'important, c'est que les pouvoirs (État, CSN, CEQ, AJQ, etc.) cessent d'effrayer avec l'avènement de la participation par laquelle chacun se commande en quelque sorte à soi-même. L'auteur veut une société juste, des personnes responsables. Il est constant avec lui-même en sa conception philosophique du pouvoir.

Robert THIBAUDEAU

Jacques LIÉBAERT, **Les enseignements moraux des Pères apostoliques**. Collection Recherches et synthèses, section de morale, IV. Editions J. Duculot, Gembloux, 1970, (16×24 cm), 294 pages.

Le livre de Liébaert, d'une présentation technique excellente, porte sur les documents suivants : la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens ; les lettres d'Ignace ; la lettre de Polycarpe aux Philippiens ; l'Homélie pseudo-clémentine ; la Didachè ; la lettre du Pseudo-Barnabé ; le Pasteur ; les « Odes de Salomon » et « l'Évangile selon Thomas ».

Dans l'introduction, l'A. justifie tant le choix de ses documents que celui du titre de l'ouvrage. L'accolade, précise-t-il, qui réunit ces documents « sous l'égide des Pères apostoliques » n'a guère d'autre signification que chronologique ; il s'agit d'écrits composés approximativement à la fin du 1^{er} siècle et dans la première moitié du second. Ces documents n'ont pas la prétention d'exposer l'ensemble des idées morales qui avaient cours dans le monde judéo-chrétien entre 50 et 150 environ.

Mais ils demeurent ceux qui ont exercé une influence certaine sur la morale et la spiritualité chrétienne ou même — comme dans le cas de l'homélie du Pseudo-Clément, l'homélie chrétienne la plus ancienne — ceux qui paraissent typiques à certains égards.

Quant au titre, l'Auteur signale que s'il a préféré parler des « enseignements moraux » des premiers représentants de la littérature patristique plutôt que de « l'enseignement » ou de « la doctrine morale » des Pères apostoliques, « c'est afin de tenir compte, non seulement de l'absence bien naturelle de toute systématisation à ce stade du développement des idées chrétiennes, mais surtout de la diversité des sources d'inspiration » (Ancien et Nouveau Testament, mais aussi courants divers du judaïsme contemporain, hellénisme et peut-être gnose à l'occasion).

L'introduction est suivie de l'examen minutieux de la portée morale de chacun des documents. La lecture en est grandement facilitée par le souci de l'Auteur de multiplier, sans exagération cependant, les divisions et les sous-divisions. Le contenu de ces documents, dans l'ensemble, n'offre pas de difficultés sérieuses. Mais leur bigarrure est telle que l'esprit risque de se perdre dans l'éparpillement. Non pas que la lecture de chacun des chapitres du présent ouvrage soit éparpillante, étant donné le soin que prend l'A. d'en livrer les grandes orientations. C'est le jugement d'ensemble qui fait problème, de sorte que l'on se demande, au terme de la lecture, ce qu'il faut penser des services que l'ouvrage serait susceptible de rendre.

Une conclusion succincte vient à point, qui se charge de mettre en relief certaines constantes, sans renier la persistance de certaines différences trop crues, en vérité, pour être éliminées.

La première de ces constantes consiste dans l'affinité de toute cette littérature morale archaïque, non seulement avec l'Écriture, mais avec le judaïsme, et en particulier l'essénisme. Il n'est pas jusqu'à Barnabé et au Pasteur, pourtant déjà éloignés de la période apostolique, qui ne portent la marque profonde de cette affinité.